



HAL
open science

“Retour aux sources” ou “recours aux sources” ? Réflexions sur les “Sources Chrétiennes”

Guillaume Bady

► **To cite this version:**

Guillaume Bady. “Retour aux sources” ou “recours aux sources” ? Réflexions sur les “Sources Chrétiennes”. Bulletin de l’Association des Amis de “Sources Chrétiennes”, 2020, pp.48-56. halshs-03058790

HAL Id: halshs-03058790

<https://shs.hal.science/halshs-03058790>

Submitted on 13 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ASSOCIATION DES AMIS
DE
SOURCES CHRÉTIENNES**

BULLETIN



**Association des Amis de Sources Chrétiennes
22, rue Sala, 69002 Lyon
Tél. 04 72 77 73 50
sources.chretiennes@mom.fr**

**AASC : <https://www.sourceschretiennes.net>
Équipe : <https://sourceschretiennes.org>
Éditions du Cerf : <https://www.editionsducerf.fr>
Sources Chrétiennes Online : www.brepolis.net**

« RETOUR AUX SOURCES » OU « RECOURS AUX SOURCES » ? RÉFLEXIONS SUR LES « SOURCES CHRÉTIENNES »¹

La collection *Sources Chrétiennes*, née en 1942, a fêté son 600^e volume : le livre I du *Commentaire sur Jean* de Cyrille d'Alexandrie, introduction, texte critique et traduction annotée, par Bernard Meunier, mon prédécesseur à la direction de la collection. Celle-ci rassemble des éditions bilingues, de type universitaire, de textes chrétiens de l'Antiquité et du Moyen Âge, en grec ou en latin principalement, en syriaque parfois ou d'autres langues orientales.

Le nom et la réputation de l'entreprise peuvent laisser un doute planer ; je vais d'ailleurs, si vous me permettez, vous donner d'emblée de quoi vérifier à quel titre on m'a invité à parler. Si je parle ici, ce n'est pas comme le clerc que je ne suis pas, mais comme chercheur au CNRS et responsable, avec ma collègue Laurence Mellerin, de ce qu'on appelle l'Institut des Sources Chrétiennes, et aussi comme le correspondant élu de l'UMR HiSoMA (Histoire des Sources des Mondes Antiques) au GIS Religions. C'est donc, à travers le CNRS, la République française, ou le contribuable français, qui commande et assume principalement nos activités.

Voilà déjà de quoi s'interroger : en quoi les *Sources Chrétiennes* méritent-elles cet adjectif, « chrétiennes » ? et, selon moi, il convient même de se demander, plus profondément, en quel sens elles peuvent prétendre au nom de « sources ».

« CHRÉTIENNES » ?

Pour commencer, donc, en quoi ces sources peuvent-elles être appelées chrétiennes ?

Un adjectif adventice, ajouté fortuitement

La question est d'autant plus pertinente que les fondateurs de la collection, les jésuites Henri de Lubac et Jean Daniélou, mettant en œuvre une idée de leur confrère Victor Fontoynt, avaient pensé l'appeler « Sources ». Découvrant que sous ce nom la Bibliothèque Nationale allait faire paraître une nouvelle revue,

1. Adressé à un public a priori peu familier de la collection, ce texte est issu d'une intervention de G. Bady au congrès sur « La tradition » organisé à Lyon par le Groupement d'Intérêt Scientifique « Religions : pratiques, textes, pouvoirs », le 10 octobre 2019 : voir <http://gis-religions.fr>.

au dernier moment Jean Daniélou ajouta l'adjectif « chrétiennes », aboutissant selon lui à un titre « moins littéraire, mais plus précis »¹. Comme l'écrit Étienne Fouilloux², les « Sources Chrétiennes ont bâti leur réputation sur un titre fortuit de dernière minute ».

Aujourd'hui le qualificatif semble indispensable – surtout en comparaison avec la *Collection des Universités de France*, notre modèle explicite dès l'origine, qui est consacrée plutôt aux auteurs profanes et où les volumes chrétiens sont exceptionnels (et réservés à la poésie ou aux lettres) ; pourquoi ne l'était-il pas alors ? On pourrait imaginer que le public visé et le contexte d'édition pouvaient être assez exclusivement chrétiens pour que la précision soit inutile. Il n'en est rien : l'ambition affichée était d'ouvrir à l'ensemble de la société d'alors le patrimoine spirituel et théologique de l'Église ancienne. La collection a donc originellement une visée générale, évoquant ce que ses fondateurs considéraient comme des sources pour la société moderne, qu'elle soit chrétienne ou non ; le tract de présentation à l'automne 1942 souligne ainsi « l'intérêt d'une époque où la fermentation religieuse et culturelle fut plus intense que jamais ». Mais comme nous le verrons, l'interprétation reste ouverte.

Du point de vue institutionnel

D'un point de vue institutionnel, la question de l'adjectif se pose également, comme je le disais en introduction. Le caractère notoirement catholique de la collection n'est pourtant pas injustifié : fondée par les jésuites et publiée par les dominicains aux Éditions du Cerf, elle a été soumise à l'*imprimatur* et au *nihil obstat* – ce dernier étant parfois donné par celui qui depuis la fin des années 1940 dirigeait *de facto*, puis *de iure* la collection, le jésuite C. Mondésert. La mention se trouve irrégulièrement sur les volumes, y compris quand ils ne sont pas chrétiens (ainsi le *Targum du Pentateuque*, t. IV, n° 271, paru en 1980) ou quand l'auteur est un laïc : ainsi Robert Joly, professeur à l'Université libre de Bruxelles et « bouffecuré » notoire, a dû faire une drôle de tête en lisant le *nihil obstat* et l'*imprimatur* pour son ouvrage, le *Pasteur* d'Herma (n° 53, paru en 1958) – il est vrai, comme me l'a fait malicieusement remarquer Bernard Meunier, sous la liste des *errata*, en fin de volume. Le dernier *imprimatur* est celui qui se lit dans le n° 393 (Bernard de Clairvaux, *L'amour de Dieu. La grâce et le libre arbitre*), paru en 1993 ; en réalité, l'*imprimatur* a été demandé et obtenu pour les deux volumes suivants, *La pudicité* de Tertullien, mais il a été jugé absurde de l'indiquer pour un auteur schismatique, et définitivement inutile de le demander par la suite.

Aujourd'hui encore, même si les Éditions du Cerf se veulent plus généralistes, il y a toujours dans notre équipe des jésuites, et pas des moindres : Dominique Gonnet, secrétaire général de l'Association des Amis de Sources Chrétiennes, et

1. É. FOUILLOUX, *La collection « Sources Chrétiennes »*, Paris 2011² (1995¹), p. 31.
2. *Ibid.*, p. 32.

Dominique Bertrand, ancien directeur de l'Institut et de la collection, et secrétaire général adjoint ; nos locaux, au 22 rue Sala, appartiennent aux jésuites. Du point de vue universitaire, outre une convention avec les Facultés jésuites de Paris, le Centre Sèvres, les Sources Chrétiennes sont reconnues comme un Institut par les Facultés catholiques de Lyon depuis 1968, et en 2013 un accord-cadre a été signé avec la Faculté de théologie catholique pour œuvrer au master de sciences patristique et théologique qui existe depuis lors. Plusieurs d'entre nous enseignent à la Catho comme vacataires, et pour ma part, comme directeur d'Institut, je siégeais il y a peu encore à la commission recherche de l'UCLy ; en outre, le recteur de l'UCLy est invité permanent au conseil d'administration de l'Association.

En fait, il serait vain d'opposer ce qui relève du confessionnel et ce qui dépend de la puissance publique : les choses sont bien plus complexes. L'Association, fondée en 1956, est reconnue d'utilité publique depuis 1960 ; en 1975 elle a contribué à la Fondation de la Maison de l'Orient ; Jean Pouilloux a d'ailleurs été son Président de 1982 à 1991. Le premier chercheur CNRS des Sources a été, en 1959, Claude Mondésert, qui a opéré un tournant décisif vers un caractère savant et universitaire plus marqué des volumes. D'autres jésuites des Sources Chrétiennes, comme Joseph Paramelle, Bernard de Vregille ou Louis Doutreleau, étaient également au CNRS. Le concours du CNRS est mentionné dès 1951 pour le n° 33, *À Diognète*, dû à Henri-Irénée Marrou ; on trouve la mention ensuite sur la page de titre, puis plus systématiquement à partir du n° 234, paru en 1977 (Théodore de Cyr, *Histoire des moines de Syrie*, t. I), une formule du type : « Ce volume a été préparé avec le concours de l'Institut des Sources Chrétiennes (ERA [Équipe de Recherche Associée] 645 du CNRS) ». La formule côtoie parfois sur la même page l'*imprimatur* et le *nihil obstat*...

Aujourd'hui l'équipe permanente – et je parle bien au singulier – réunit 2 jésuites, 2 employées de l'Association, 7 agents du CNRS. Les Sources, centre d'édition, de recherche, de formation aussi et de documentation (les livres de l'Association y côtoient ceux payés par le CNRS) accueillent collègues, étudiants et stagiaires ; une convention entre l'Association et le CNRS a été signée et attend malheureusement depuis trop longtemps son renouvellement.

On voit donc que, du seul point de vue institutionnel, l'adjectif « chrétiennes », sans être faux, serait passablement réducteur ; il faudrait au moins ajouter « objet de recherches publiques ». Je ne parlerai pas de mélange des genres, plutôt de partenariat conventionnel, illustrant de manière assez exemplaire la laïcité à la française.

Des sources en partie non chrétiennes

Il y a encore au moins une raison de tempérer notre adjectif « chrétiennes ». C'est que certains volumes ne sont pas trop catholiques ! Parmi eux, citons le *Rituel cathare* (SC236) et le *Livre des deux principes* (SC198), les *Scolies ariennes sur le concile d'Aquilée* (SC267), les *Deux homélies anoméennes pour l'octave de Pâques*

(SC146), les *Homélies* de Philoxène de Mabboug (SC44 bis), le *Livre des Règles* de Tyconius (SC488), la *Protestation* d'Euthérios de Tyane (SC557), l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge (SC564)...

On trouve même des écrits qui ne sont pas du tout chrétiens. Ainsi les *Extraits de Théodote* (SC23) de Clément d'Alexandrie ou la *Lettre à Flora* de Ptolémée (SC24 bis) sont classés dans une « Série annexe de textes non chrétiens ». Celle-ci n'a guère duré, sinon jusqu'à un texte carrément païen, l'*Expositio totius mundi* (SC124). Plus étoffé est le groupe des écrits juifs, du *Targum du Pentateuque* à Philon – qui eut droit à sa propre collection – et au Pseudo-Philon, en passant par la *Lettre* du Pseudo-Aristée et l'*Apocalypse syriaque* de Baruch.

Ces exemples, à mon sens, permettent de comprendre que le mot vraiment important est moins l'adjectif « chrétiennes » que le mot « sources ». Or celui-ci, à son tour, mérite d'être examiné de plus près.

« SOURCES » ?

Un nom qui n'est pas neutre

Le terme choisi n'est pas indifférent. Force est de constater qu'aucune autre collection ne qualifie ainsi son objet – hormis bien sûr *Fontes Christiani*, collection bilingue avec traduction allemande, née en 1988, ou *Fuentes patristicas*, collection bilingue avec traduction espagnole, née en 1992, dont on peut penser que l'inspiration est venue du titre français. Sans parler d'un titre purement formel comme la *Collection des Universités de France*, il y a :

- les titres un peu factuels – le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, le *Corpus Christianorum*, y compris les *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, collection du début du xx^e siècle (1904-1914) qui a servi de prodrome à la nôtre, ou encore *Ancient Christian Writers*, *Auteurs Latins du Moyen Âge*, les *Classiques de l'histoire au Moyen Âge*, les *Griechischen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte* ou plus récemment la *Bibliothèque de l'Orient chrétien* –,
- les titres qui osent se référer aux auteurs ecclésiastiques comme des « Pères de l'Église » ou utiliser l'adjectif « patristique » – les *Patrologies grecques et latines* de Migne, la *Patrologie orientale*, la *Library of Fathers*, les *Ante Nice Fathers*, les *Fathers of the Church*, la *Bibliothek der Kirchenväter*, la *Collana di Testi Patristici*, les *Patristische Texte und Studien*, *Les Pères dans la foi*, la *Manne des Pères*, etc.
- Plusieurs titres sont explicitement spirituels : ainsi *Ichtus – Lettres Chrétiennes* ou *Spiritualité orientale*.

À vrai dire lui aussi, sans être religieux, le terme de « sources » est loin d'être neutre. Certes, il est plus souple, moins statique, moins identitaire que le terme « racines », mais davantage que le mot « origines », il signale une continuité et un rapport de dépendance, d'influence, de provenance, de nutrition entre deux

éléments. Or à mon avis, pour vérifier la validité de ce terme, il convient de se demander en l'occurrence quels sont ces deux éléments.

Quelles sources, et pour qui ?

On l'a vu, dans l'esprit des fondateurs, il s'agit d'un côté des sources patristiques, de l'autre de la société moderne qu'elles doivent abreuver. La chose, on s'en doute, est bien difficile à vérifier. Je n'entrerai pas dans le débat que l'idée des racines chrétiennes de l'Europe peut susciter, ni ne parlerai du poids du christianisme dans l'histoire de la société française. En tout cas, les *Sources Chrétiennes* sont toujours d'après moi destinées à des lecteurs de tous bords, chrétiens ou non ; c'est pourquoi il m'arrive régulièrement de pointer, dans l'introduction ou les notes de nos volumes à paraître, telle ou telle tournure issue de la plume de collaborateurs très catholiques – et même l'enthousiasme apologétique de collaborateurs pourtant non chrétiens. Les mots « hérésie » ou « hérétique », par exemple, ne sont pas interdits parce qu'ils sont commodes et très compréhensibles dans leur contexte, selon le point de vue de nos auteurs anciens, mais en certaines occasions je leur substitue les mots « doctrine » ou « auteur, penseur ».

Les *Sources Chrétiennes* sont-elles au moins pour les chrétiens ? Au sein de l'Église catholique, l'impact de Jean Daniélou et de Henri de Lubac est reconnu depuis longtemps, notamment lors du concile Vatican II où tous deux étaient présents comme experts. Ils sont deux représentants majeurs de ce que l'on appelle aujourd'hui la « théologie du ressourcement » et dont l'une des originalités est de vouloir explicitement remonter au-delà du thomisme des manuels romains. C'est ce dernier tout particulièrement qui obstrue le « puits » de la tradition selon de Lubac interprétant Origène, le génial exégète alexandrin du III^e siècle¹ :

« Aucun de ces maîtres ne nous dispense de chercher et, dans toute la mesure où nous pensons avoir trouvé, de chercher encore. Tous, au contraire, comme Origène² exploitant le merveilleux symbole des puits des Patriarches, que les Philistins ne cessent d'obstruer (cf. Gn 26, 12-22), tous nous apprennent à creuser nous-mêmes, à creuser toujours, et à 'boire de l'eau de nos puits'. Ils ne nous dictent pas nos solutions, ne nous dispensent pas de réfléchir : ils nous stimulent. Ils annoncent en nous le mouvement qui ne doit plus s'arrêter. Ils nous initient à une foi qui nous libère autant qu'elle nous engage. [...] Leur actualité est actualité de fécondation. »

Nous verrons plus loin quelles implications paradoxales comporte un retour aux sources qui fait une telle place à la rénovation des sources. Pour l'instant j'aimerais souligner l'ambivalence de la notion de sources, surtout quand le mot est au pluriel : jusqu'où remontent-elles ? Jean Chrysostome, un auteur grec de la fin

du IV^e siècle, est parfois représenté en train d'écrire, sous la main divine envoyant du ciel un rayon sur sa propre main, et avec saint Paul dans son dos lui soufflant à l'oreille ; de son manuscrit jaillit une source à laquelle s'abreuve le peuple de ses lecteurs : cette source, est-ce la parole divine elle-même ? celle de saint Paul ? ou celle de Chrysostome ? L'ambiguïté, sans nul doute volontaire dans cette iconographie, est résolue, mais non supprimée lorsqu'on lit, sous le calame de Jean Damascène au VIII^e siècle, cet ouvrage majeur qu'est la *Source de la connaissance* : cette Source, c'est bien sûr Dieu, de qui tout provient, y compris les sources des Pères.

En christianisme, on le voit, la question trouve sa solution. Dans un propos non confessant, c'est moins évident. Pour mener l'interrogation jusqu'à son comble, par exemple si l'on prend « sources chrétiennes » au sens de « sources du christianisme », il faut y inclure, et même en première place, comme nos fondateurs l'entendaient, le judaïsme et la culture profane, grecque et latine. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques de l'époque patristique que cette familiarité, non seulement individuelle, mais globale, avec la culture classique – et c'est l'une des raisons qui fait clore l'époque au VII^e ou VIII^e siècle. Oui, la littérature patristique se définit au moins en partie en continuité avec la littérature classique. Les écrits des auteurs chrétiens comme Clément d'Alexandrie sont un réservoir de citations profanes qui autrement seraient perdues. C'est là, à mon avis, l'un des sens du pluriel dans notre titre, qui fait aussi sa spécificité par rapport aux autres collections : la collection est la seule à réunir, avec une numérotation continue des volumes, des auteurs grecs, latins, orientaux, de confessions et d'époques diverses. L'amplitude chronologique est telle que l'on pourrait parler de « sources de sources », ou de « sources au carré », les écrits des premiers siècles inspirant ceux des siècles suivants, qui à leur tour ont influencé les modernes, et ainsi de suite. Inversement, quand on s'avise du fait qu'un nombre non négligeable de nos volumes sont des textes inédits, on pourrait parler de « sources zéro », ou au mieux de « sources futures », puisque, jusque-là pratiquement inconnues, elles n'ont inspiré quasiment personne et n'ont jamais été des sources.

Le nom de sources est donc nimbé d'un flou très heureux ; quel qu'en soit le sens, le fait que l'on puisse parler communément de « sources chrétiennes », sans majuscules, me paraît justifier *a contrario* les deux majuscules que je mets à notre collection, y compris à l'adjectif « Chrétiennes » – même si la minuscule est de règle et, concrètement pour nous aussi, souvent d'usage. Il s'agit en tout cas de ne pas nous approprier ce patrimoine dans ce qu'il a de commun à tous.

1. H. DE LUBAC, préface, dans F. QUÉRÉ-JAULMES, A. HAMMAN, *Les chemins vers Dieu, Ichtus – Lettres chrétiennes* 11, Paris 1967, p. 9.

2. *Homélie sur la Genèse* 13, trad. L. Doutreleau, SC 7 bis, 1985, p. 313-331.

ENTRE RETOUR AUX SOURCES ET RECOURS AUX SOURCES, UNE DIVERSITÉ DE DÉMARCHES

Une variété d'attitudes

Illustrant les implications que comporte l'expression « sources chrétiennes », j'aimerais à présent faire droit au titre de mon intervention et discerner plusieurs attitudes ou démarches que le rapport aux « sources » supposées peut motiver. Ce rapport peut s'exprimer en termes de « retour aux sources » au sens où il implique un rapport sincère d'identité même lointaine avec ses sources ; de manière plus distanciée ou plus neutre, le mot « recours » est plus adapté dans certains cas. Parmi les attitudes que l'on peut distinguer, j'en évoquerais cinq :

- La première est celle d'un retour, au sens rétrograde, je dirais un « **recul** » vers un âge d'or fantasmatique, impliquant une négation de l'histoire et l'ignorance volontaire du contexte contemporain : faire jouer les écrits antiques contre une situation actuelle sans discernement me paraît nier toute continuité entre les sources et ce qu'il y a en aval, et donc contredire ce qui a permis à ces sources de couler jusqu'à ceux qui s'en réclament aujourd'hui.
- Une deuxième attitude, au contraire, que j'appellerais « **répétition** des sources », consiste à figer la tradition et ses sources comme un tout indépendant de l'histoire, sous l'inspiration continue et unifante de l'Esprit, quitte à prendre pour argent comptant les éditions, tantôt excellentes, tantôt très mauvaises ou trompeuses en termes d'authenticité que l'abbé Migne a répandues au XIX^e siècle.
- Une troisième attitude, qu'on peut appeler « **recupération** des sources », a longtemps prévalu chez certains : les sources anciennes ont été utilisées, ou plutôt récupérées hors contexte, pour servir d'illustration ou de caution à des thèses préétablies.
- Une quatrième attitude est celle du **ressourcement**, du retour aux sources tel qu'un de Lubac l'a prôné et pratiqué, c'est-à-dire en ajoutant son grain de sel à l'écoulement des sources. Ce retour qui est en même temps production de sources peut être appelé à juste titre « résurgence ».
- Une cinquième attitude, une sorte de « **relégation** des sources » est historiciste, cloisonnant le patrimoine ancien dans son antiquité, en niant à son tour la possibilité d'une continuité. Le terme « sources » n'a alors de valeur que dans le sens de l'origine d'une information ; cette attitude n'est pas sans défaut dans la mesure où elle revient à nier le rôle que l'historien joue dans l'analyse ou la présentation même des « sources ».

Quelle attitude, ou quelles sources pour nous ?

Quant à notre attitude, je crois qu'elle est encore différente. Même si j'utilise régulièrement le terme « retour » par commodité, le mot ne peut caractériser l'édition actuelle de ces sources – sauf s'il désigne une rupture par rapport à une altération du cours des sources : à vrai dire il s'agit plutôt d'une « **canalisation** des sources », consistant à faciliter leur cours et l'accès du plus grand nombre à partir du point le plus en amont possible. Le mot « recours » reflète bien une partie de notre travail dans la mesure où nous faisons usage des sources, mais le plus possible nous nous contentons d'améliorer leur écoulement pour laisser les lecteurs y avoir recours.

Notre position n'est à cet égard pas tout à fait celle de nos fondateurs. L'esprit de leur « retour aux sources », par eux bien haut revendiqué, est moins une réaction rétrograde qu'une nouvelle innutrition spirituelle au sein de la tradition. Or cela a si bien marché que l'on se demande aujourd'hui : est-ce que les sources de Vatican II, par exemple, ce sont les Pères de l'Église, ou plutôt ce que Daniélou et de Lubac en ont fait, c'est-à-dire Daniélou et de Lubac eux-mêmes ?

La question est d'autant plus pertinente selon moi que souvent l'histoire des *Sources Chrétiennes*, comme l'a retracée Étienne Fouilloux malgré l'épilogue qu'il a consacré à la période ultérieure, se concentre sur la période que j'appellerais « héroïque », jusqu'aux années 1960. Je pense que c'est bon signe : les *Sources Chrétiennes*, après Vatican II et certains acquis obtenus, sont une collection et une entreprise indépendantes des combats confessionnels. Le fait de les utiliser pour tel ou tel dessein ne nous regarde pas. Le paradigme a donc changé depuis l'époque de nos fondateurs, même s'ils seraient d'accord avec nous sur la méthode et le respect des textes. D'une certaine façon, pour garantir à ces sources leur authenticité de sources pour les autres et ne pas les altérer, il faut sinon nous abstenir de nous y désaltérer nous-mêmes, du moins ne rien y ajouter, et souvent enlever ce qui les obstrue ou en entache la pureté.

Ici, je ne peux pas ne pas sourire, car en tant qu'éditeur de textes, je sais à quel point, d'un côté, je suis redevable à une tradition manuscrite parfois éloignée de plusieurs siècles de l'original supposé, et combien, de l'autre, mon poids d'éditeur pèse dans la transformation du texte, lui donnant un nouveau titre, des sous-titres, des numéros de chapitres ou de paragraphes, des alinéas, une ponctuation, etc. Autrement dit, à défaut d'un contact avec la source, je crée une tradition en même temps que j'en reproduis une autre. Comme dit Héraclite, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve : je fais mienne la formule, au sens où nous modifions en partie les sources, qui ne coulent jamais de manière identique. Dans ces conditions, peut-on encore parler de « source » ?

CONCLUSION

En conclusion, si l'on retourne notre regard, non plus vers l'amont, mais vers l'aval, peut-on savoir quels sont les effets de cet accès plus large aux sources ? Peut-être une élucidation des premiers temps du christianisme et de ses évolutions médiévales. Peut-être un décloisonnement culturel, grâce à une pluralité culturelle (culture classique *et* chrétienne, latine *et* grecque), à la déconstruction du stéréotype du Moyen Âge obscurantiste ou même du caractère barbare ou décadent de l'Antiquité chrétienne dite tardive. Peut-être encore la découverte de nouveaux auteurs, ou plus largement, pour reprendre une expression de Jacques Lacarrière, la redécouverte de « l'autre Grèce » (c'est-à-dire en ce qui nous concerne la Grèce chrétienne à côté de la Grèce classique). On peut espérer que nos volumes, notamment grâce à la traduction, plus que jamais nécessaire, des textes en langues anciennes, favorisent, à l'heure de l'essor des fondamentalismes, une réelle connaissance et une étude dépassionnée des origines chrétiennes et de l'histoire.

Je voudrais revenir, en définitive, sur l'adjectif « littéraire » que Daniélou employait à propos du terme « sources » : le qualificatif de « chrétiennes » ne doit pas exclure leur caractère littéraire. Et voici en tout cas l'idéal que je propose, sans trop me faire d'illusion, à nos collaborateurs entreprenant de traduire un texte ancien : à terme, avec chaque volume, c'est une nouvelle pierre qu'il s'agit d'ajouter à l'édifice de la littérature mondiale en général et à la littérature française en particulier. En ce sens, les sources chrétiennes sont un bien culturel commun pour nos sociétés modernes, qu'elles le considèrent ou non comme un patrimoine.

G. Bady